

incapable de résister au mauvais temps, et de subir les radoub que pourraient rendre nécessaires les dommages qu'il éprouverait des hauts-fonds et des écueils sans nombre qui bordent cette côte, je ne voyais pas le moyen de remplir ma tâche.

« Une traversée du lieu où j'étais à Port-Jackson présentait dans cette saison de grandes difficultés ; en passant par l'ouest, la mousson contraire serait un obstacle insurmontable ; en retournant par l'est, je devais m'attendre à rencontrer de mauvais temps dans le détroit de Torrès déjà assez dangereux. Ces considérations, jointes à un vif désir de terminer, s'il était possible, la reconnaissance du golfe de Carpentarie, me décidèrent à la continuer pendant la durée de la mousson du nord-ouest, et si ensuite j'étais favorisé par le vent, d'aller par l'ouest à Port-Jackson dans le cas où la corvette pourrait supporter le trajet pendant l'hiver le long de la côte méridionale ; et dans le cas contraire, de gagner le port des Indes le plus prochain. »

Le 30 novembre tous les travaux furent finis. La roche la plus commune sur la côte des îles qui environnaient la corvette, était un minerai de fer, si riche en quelques endroits que Flinders regarda l'établissement d'une colonie en ce lieu comme avantageux. Au-dessus on trouve une masse composée de corail, de coquilles, de sable

de corail et de grains de minerai de fer : quelquefois cette masse concrète se montre à la surface du sol ; mais elle est couverte ordinairement de sable ou de terre végétale, ou d'un mélange de ces deux substances.

Le sol, même dans les meilleures parties, n'est nullement fertile ; cependant les petits arbres et les buissons qui couvrent le terrain, et l'herbe qui croît dans quelques endroits moins ombragés, peuvent sauver aux grandes îles le reproche de stérilité absolue. Les principaux arbres sont l'eucalyptus et le casuarina, généralement trop petits pour qu'on les puisse employer à autre chose qu'à faire du feu. Le baquois vient presque partout, surtout dans les parties sablonneuses ; les botanistes trouvèrent beaucoup de plantes qu'ils ne connaissaient pas.

On ne vit sur ces îles ni quadrupèdes ni reptiles : les oiseaux y étaient nombreux ; les plus utiles furent des canards de diverses espèces et des outardes : on tua une de celles-ci qui pesait une douzaine de livres ; on la trouva excellente. Les bois étaient remplis de corneilles et de cacatoes blancs, de pigeons, et de petits oiseaux particuliers à ce pays et les rivages de pélicans, de mouettes, et d'autres oiseaux aquatiques tous peu nombreux, excepté les mouettes. On prit beaucoup de poisson ; l'on fut moins heureux pour les tortues,

quoiqu'elles fussent abondantes entre les îles.

On aperçut constamment des naturels sur les grandes îles : ils évitèrent toujours les Anglais ; et quelquefois ils disparaissaient d'une manière qui semblait extraordinaire. On conjectura qu'il se cachaient dans des cavités creusées en terre ; car on découvrit un jour un grand trou partagé en deux compartimens, chacun assez grand pour qu'un homme pût s'y coucher : ce qui fit supposer que c'étaient leurs demeures dans les mauvais temps, et que celles du beau temps étaient les foyers placés sous l'ombre des arbres, et entourés d'herbe sèche. Une racine de fougère ou de quelque plante semblable paraît former une partie de la subsistance de ces sauvages ; car quelques endroits dans le sable et dans les marais à sec avaient été tellement creusés avec des bâtons pointus, qu'il semblait qu'un troupeau de cochons les eût fouillés.

On ne put savoir si ces hommes vivent continuellement sur ces îles, ou s'ils y viennent du continent à certaines époques. Il parut qu'ils n'avaient pas de pirogues, et qu'ils se servaient de radeaux ; on en trouva çà et là sur le rivage. « Les relations des Hollandais, dit Flinders, m'avaient fait penser que les habitans de la Carpentarie étaient féroces, et faisaient usage d'arcs et de flèches ainsi que de zagaies : je les trouvai timides, et si

empressés d'éviter tout commerce avec les étrangers, que ce ne fut que par surprise que j'eus une entrevue avec eux. Certainement leur conduite n'eut rien de féroce ; je n'aperçus pas le moindre indice d'arcs ou de flèches ; leurs zagaies étaient trop lourdes et trop grossièrement faites pour être dangereuses comme armes offensives : elles peuvent être utiles pour la défense.

« Il est digne de remarquer que les trois naturels vus à l'île Horse-Shoe avaient perdu les deux dents incisives supérieures. Dampier dit que tous les habitans de la côte nord-ouest, n'importe leur âge ou leur sexe, manquent de ces deux dents. Je n'observai rien de semblable chez les sauvages du détroit de Torrès, ni sur ceux de la côte orientale au nord de Port-Jackson ; dans les environs et au sud de cette colonie on retrouve cette coutume ; mais les femmes n'y sont pas assujetties : plus au sud on ne l'observe pas, non plus qu'à la côte méridionale ; mais elle existe dans une partie de la Terre Van-Diemen.

« On trouva sur l'île Sweers sept crânes et plusieurs ossemens humains près de trois foyers éteints, et sur son rivage occidental un morceau de bois de tek équarri, long de sept pieds, que le charpentier jugea avoir appartenu à la carlingue d'un bâtiment. Sur l'île Bentink je vis les troncs d'une vingtaine d'arbres au moins, qui avaient été

abattus avec une hache ou un outil de fer tranchant, et à peu de distance, des morceaux d'une jarre. Il me parut probable qu'un navire faisant la navigation des Indes avait péri dans cet endroit deux à trois ans auparavant, qu'une partie de l'équipage avait été tuée par les Indiens, et que le reste avait peut-être gagné le continent sur des radeaux construits à la manière des naturels. Quoique ce ne fût qu'une conjecture, elle me semblait appuyée sur des faits si évidens, que j'éprouvai le plus vif désir de retrouver la route de ces hommes infortunés, et de les arracher au malheur et aux dangers auxquels ils étaient sans doute exposés.

« Durant notre séjour sur la rade de l'*Investigator*, le thermomètre à bord se soutint entre 81, et 90° (21° 76' ; 25° 76'), et à terre entre 86 et 100 (25° 98' ; 50° 20') pendant le jour. Des brises de terre ou de mer tempéraient presque toujours la chaleur ; elle fut rarement étouffante. Les insectes ne furent pas très-incommodes. »

Le 1^{er}. décembre Flinders mit à la voile. La reconnaissance de la côte lui fit voir que tout le fond du golfe de Carpentarie, jusqu'au cap Van-Diemen, est composé d'îles : elles reçurent le nom d'*îles Wellesley*. L'une d'elles eut celui d'*île Bountiful* (bienfaisante), par la quantité de tortues que l'on y trouva, et qui furent d'une

ressource précieuse pour l'équipage. On en remplit le navire, où on les plaça sur le dos ; et on remit en liberté un grand nombre pour lesquelles il n'y avait pas l'emplacement nécessaire. Sur les quarante-six que l'on garda, la plus petite pesait plus de deux cent cinquante livres ; leur poids commun était de trois cent vingt livres.

Une espèce d'outarde à bec très-fort, quoique elle ne soit pas plus grosse qu'une poule, était très-nombreuse sur l'île Bountiful. Il parut que cet oiseau vivait uniquement de tortues. L'effet de l'instinct est admirable chez toutes les créatures vivantes ; il est frappant chez ces amphibies à l'instant où ils viennent d'éclore : quand ils sortent de leurs trous, ils ne voient pas plus tôt la lumière du jour, qu'ils courent à l'eau, comme s'ils savaient que l'outarde les guette. On fit l'expérience de les placer la tête opposée à la mer ; ils se retournèrent, et prirent le chemin le plus droit pour y arriver. Du reste les outardes ne sont pas leurs seuls ennemis ; à peine ont-ils échappé à terre à ceux-ci, que des requins très-nombreux les attendent dans la mer. On prit quelques-uns de ces poissons voraces : ils avaient de sept à neuf pieds de long. Ils attaquent aussi les grandes tortues : on en vit une qui avait perdu sur le côté, un morceau semi-circulaire, qui faisait la dixième partie de sa masse ; l'écaille s'était rejointe, et la

plaie était cicatrisée. Si ce n'était l'immense destruction de ces amphibiens à toutes les époques de leur existence, leur fécondité est si prodigieuse, que toutes les mers et tous les rivages des pays compris entre les tropiques leur procureraient à peine en dix ans l'espace qu'il leur faut, et qu'ils ne trouveraient plus à se nourrir. Le nombre des œufs trouvés dans les femelles qui composaient la plus grande partie des quarante-six que prit Flinders, était ordinairement de sept cents. Une autre que l'on pêcha plus tard en avait dix-neuf cent quarante, qui n'étaient pas plus grands, et quelques-uns l'étaient moins que des pois. Il paraît qu'elles pondent vingt à cent œufs à la fois, ce qui a lieu plusieurs fois pendant la saison; ensuite elles viennent très-peu à terre. La saison de la ponte à la Terre Australe commence probablement en août, et se termine en janvier et en février.

Flinders reconnut ensuite que la côte en allant au nord-ouest était également composée d'îles jusqu'au cap Van-der-Lind; ce petit archipel fut nommé *groupe de Pellew*, en l'honneur d'un amiral anglais qui avait mérité la reconnaissance de Flinders. L'espace occupé par ces îles est de trente-quatre milles de l'est à l'ouest; les cinq principales ont de sept à dix-sept milles de longueur. Leur base paraît être de grès dur à grains serrés, avec un petit mélange de quartz: on le

trouva même deux fois légèrement imprégné de fer: la roche de corail ou calcaire, couvrait quelquefois les parties supérieures. Quand la surface de ces îles n'est pas du roc nu, elle consiste en sable mêlé d'une proportion plus ou moins grande de terre végétale: nulle part elle n'annonçait la fertilité, quoique les grandes îles, surtout la côte occidentale de l'île Van-der-Lin, fussent assez bien couvertes d'arbres et de buissons; il y a de l'herbe dans quelques endroits bas.

De même que dans la plupart des cantons de la Terre Australe, les arbres les plus communs sont des eucalyptus de diverses espèces, généralement différentes de celles des côtes orientale et méridionale, et plus petites. Le chou palmiste d'un nouveau genre nommé *Livistona inermis*, y est abondant; mais la partie bonne à manger est trop petite pour procurer une ressource à un équipage: les matelots se firent avec les jeunes feuilles fendues et séchées de jolis chapeaux très-légers, qui étaient excellents pour la chaleur. On trouva des muscades principalement sur l'île Van-der-Lin, où elles croissaient sur un arbre étalé en forme de grand buisson; le fruit n'étant pas mûr, on ne put juger de sa qualité. Les naturalistes découvrirent aussi deux abrisseaux du genre du sandal.

Il paraît qu'il y a des kangourous dans toutes les

grandes îles, puisque l'on aperçut leurs traces sur tous les endroits sablonneux où l'on débarqua; cependant on ne vit aucun de ces animaux, qui doivent être petits. Les bois étaient habités par des faucons, des pigeons de deux espèces, et des outardes, les bords de la mer par de jolis canards; et les oiseaux que l'on y rencontre ordinairement. Partout on distingua des pas de tortues surtout sur le rivage des petites îles.

Toutes les îles offrirent des vestiges d'Indiens; cependant les petites ne sont visitées que par occasion. Ces sauvages ainsi que ceux des îles Wellesley, paraissaient également empressés d'éviter toute communication avec des étrangers, car on ne les aperçut qu'à une grande distance de dessus le pont du vaisseau. On rencontra sur la côte d'une île deux pirogues faites de morceaux d'écorce cousus ensemble, et disposés comme dans les canots à clain, où les bords des planches se recouvrent les uns les autres: ils avaient deux pieds de largeur; mais ils étaient en trop mauvais état pour que l'on pût juger de leur longueur. Flinders douta qu'ils fussent l'ouvrage des naturels du pays; différens objets que l'on trouva auprès appartenaient certainement à un autre peuple, et leur construction était bien supérieure à tout ce que l'on avait vu dans ce genre chez les Indiens de la Terre Australe. Cependant étant faits d'é-

corce, ils étaient de cette région. On fut de même dans l'incertitude sur un petit monument découvert dans la même île. Sous un petit hangar d'écorce étaient placés deux morceaux de pierre cylindriques, longs à peu près de 18 pouces, il parut qu'on les avait tirés du rivage, où longtemps roulés par le ressac, ils avaient perdu leurs angles, et pris une forme qui se rapprochait de celle d'une quille. On avait tracé vraisemblablement avec du charbon, autour de leur surface, près de chaque extrémité, deux cercles en noir, et entre ceux-ci quatre marques ovales à égale distance les unes des autres; les espaces entre ces plaques ovales étaient couverts de duvet blanc et de plumes, collés avec du blanc d'œuf de tortue, comme le fit supposer la nature du gluten et les œufs épars tout autour. On ne put former aucune conjecture raisonnable sur le motif qui avait fait poser debout ces pierres sous un hangar. On creusa la terre pour s'assurer si c'était un monument sépulcral; on ne trouva rien.

Du reste les indications du séjour accidentel d'un peuple étranger sur ces îles n'étaient pas moins nombreuses que les traces des naturels. Indépendamment de débris de jarres cassées, et d'arbres coupés avec une hache, on rencontra des restes de treillage en bambou, des feuilles de

palmier cousues avec du fil de coton, et disposées suivant la forme des chapeaux chinois, des lambeaux de pantalons de nankin bleu, enfin une ancre en bois et trois gouvernails de canot en bois violet; mais ce qui embarrassa le plus Flinders, fut un mur peu élevé en pierre, d'une des faces duquel partaient des divisions qui formaient des compartimens où il y avait des restes de feu de charbon; tout le bois du voisinage avait été abattu. On vit sur une autre île une construction semblable, avec trente-six compartimens, sur lesquels était placé un toit grossièrement fait. Tous les mangliers sur une étendue de plus d'un acre et demi à l'entour avaient été coupés. Il était évident que des Asiatiques avaient fait ces travaux; mais à quelle nation appartenaient-ils? et qu'étaient-ils venus faire dans cet endroit? C'est ce que l'on ne put savoir; toutefois Flinders supposa que c'étaient des Chinois, et que peut-être les muscades les attiraient dans ces parages. Alors s'évanouirent les premières conjectures, et l'on cessa de croire à la présence de naufragés sur ces côtes.

A bord de la corvette, le baromètre se tenait ordinairement à près de 85° (23° 55'). A terre il faisait plus chaud: cependant les moustiques n'étaient pas très-incommodes; mais les grosses mouches ordinaires étaient si nombreuses et si

hardies, qu'elles furent aussi importunes que les moustiques. Elles entraient dans la bouche et dans le nez, et se posaient sur le visage ou sur toute autre partie du corps, aussi tranquillement que sur un arbre; il n'était pas facile de les chasser. On en fut infesté à terre et à bord pendant que le navire était à l'ancre, et deux à trois jours après. La présence de l'homme opéra un changement dans les mœurs de ces insectes; ils devinrent bientôt plus circonspects, s'envolèrent quand on levait la main, et trois à quatre jours après ne furent pas plus désagréables que les autres mouches, quoique très-nombreux encore. Dampier trouva ces insectes non moins incommodes à la côte du nord-ouest.

Le groupe des îles Pellew offrit plusieurs bons mouillages, et des endroits où l'on fit facilement de l'eau. Flinders s'éloigna de ces îles le 27 décembre, et poursuivant sa course au nord-ouest, rectifia encore les cartes hollandaises, qui ne représentent plusieurs îles que comme des caps; d'ailleurs ils conserva les noms qu'elles donnent à ces pointes de terre, notamment au cap Maria, situé par 14° 50' sud, et 135° 53' est. C'était le nom de la fille de Van-Diemen: Tasman avait conçu de l'amour pour elle, et toutes ses découvertes attestent sans cesse qu'il songeait à l'objet de sa passion. Partout où un point quelconque

porte le nom de Maria, on en voit à peu de distance un autre qui est désigné par celui de Tasman. Ainsi dans le sud-est de ce cap il y a une rivière de Tasman.

Le 20 janvier 1803 Flinders laissa tomber l'ancre dans une baie de la côte nord-ouest de l'île nommée Grootte Eyland par les Hollandais. Avant d'y arriver, on en avait reconnu plusieurs situées entre elle et le continent; une entre autres qui fut appelée *Chasm island* (île des Crevasses), à cause des nombreuses fentes qui coupent le haut de ses falaises: elles sont si profondes, que les Anglais ne purent parvenir au sommet de l'île pour y prendre des relèvemens.

On trouva sur cette île Chasm un fruit qui était une nouvelle espèce d'*eugenia*, de la grosseur d'une pomme, et d'une acidité agréable, et des buissons de muscadiers; le fond de quelques-unes des crevasses était rempli des fruits de ces arbres; et d'abord on ne put deviner d'où ils venaient. Il croissait dans ces fentes des arbres qui avaient 30 à 40 pieds de haut: en les examinant avec intention, on reconnut que c'étaient des muscadiers dont le fruit était tombé; il était petit et d'un goût peu agréable. Brown a nommé cette espèce *myristica insipida*.

Du côté escarpé de ces crevasses on avait creusé des cavités profondes ou des cavernes qui mi-

naient les falaises; Flinders trouva sur leurs parois des dessins grossiers faits avec du charbon, et quelquefois de la peinture rouge sur le fond blanc de la roche. Ces dessins représentaient des marsouins, des tortues, des kangorou et une main d'homme. Le dessinateur, qui les alla voir ensuite, découvrit une figure de kangorou suivie d'une file de trente-deux personnes. Le troisième personnage avait deux fois la hauteur des autres, et tenait à la main quelque chose qui ressemblait au ouaddy ou épée de bois des naturels de Port-Jackson; on avait sans doute voulu désigner un chef. Ce peuple n'avait pu indiquer sa supériorité par des habits ou des ornemens, puisqu'ils n'en portent d'aucune espèce; c'est pourquoi en y ajoutant une arme, ils ont, comme les anciens, fait de la grandeur de la taille le principal emblème de la supériorité de pouvoir, qui en effet en est ordinairement la conséquence dans les premiers temps de la société.

Flinders, après avoir débarqué sur l'île Grootte (la Grande île) avec les botanistes, grimpa sur un morne à son extrémité orientale, seul endroit où les bois n'obstruaient pas la vue; il reconnut le continent, qui s'étendait au nord jusqu'à une montagne qui reçut le nom de Mont-Grindall.

Le lendemain un détachement fut expédié pour couper du bois, un autre pour pêcher à la seine; les botanistes descendirent aussi à terre, et Flinders alla pour observer la latitude et prendre des relèvemens à la partie occidentale de l'île: tout le monde était armé, parce que l'on avait vu sur le sable des traces si fraîches, que l'on s'attendait à chaque instant à rencontrer des Indiens. « Après avoir terminé ce que je voulais faire, dit Flinders, je pris avec un petit détachement mon chemin autour de l'extrémité nord-ouest de l'île, ensuite je traversai des broussailles qui me fatiguèrent beaucoup; quand nous en sortîmes, nous aperçûmes quatre Indiens sur une colline à quatre milles sur la gauche, et quelques-uns de nos gens qui coupaient du bois s'avancant vers eux. Les Indiens en nous voyant craignirent sans doute d'être cernés, car ils se mirent à courir; cependant comme nous marchions tranquillement vers le canot, ce que je fis dans l'espérance que notre monde aurait une entrevue avec eux, ils eurent l'air d'en être contents. Les savans vinrent avec moi dîner à bord; j'appris de M. Westall le dessinateur que pendant qu'il prenait une esquisse à la pointe orientale de l'île, une pirogue montée par six hommes s'était détachée de l'île Voudah voisine de l'île Grootte. Il ne s'embarassa pas d'eux jusqu'au moment où il reconnut qu'ils l'avaient

observé, et débarquaient à peu de distance de l'endroit où il était. Alors il pensa qu'il était prudent de se retirer avec son domestique vers les hommes qui faisaient de l'eau. Les naturels le suivirent avec assez de vitesse, et quand ils parurent sur le haut de la colline, le contre-maître et quelques-uns des matelots qui coupaient du bois avec lui allèrent à eux pour les amener à une entrevue amicale. Ce fut dans ce moment que l'apparition de mon détachement fit courir les sauvages. Quand je m'embarquai ils s'étaient arrêtés, et nos gens gravissaient tout doucement sur la colline.

« Les naturels avaient des zagaies; mais ils étaient en petit nombre, et d'ailleurs nos gens étant armés, je ne craignais aucun danger. Néanmoins à peine étions-nous arrivés à bord, que nous entendîmes des coups de fusil; nos gens faisaient des signes, et portaient quelqu'un comme s'il eût été tué ou blessé. Je dépêchai aussitôt sous les ordres du master deux canots armés au secours de nos compagnons, et je lui ordonnai s'il rencontrait les Indiens, d'en user amicalement envers eux, de leur faire des présens, et sous aucun prétexte de se garder de les poursuivre dans les bois. Je soupçonnais que mes matelots avaient été les agresseurs; je dis pourtant au master que si les sauvages avaient attaqué notre monde sans

motif, d'emmener leurs pirogues pour les punir, me réservant de prendre le lendemain telles mesures qui seraient jugées nécessaires.

« A cinq heures le contre-maître fut apporté à bord; il avait le corps percé de quatre zagaies. Les naturels avaient gardé leurs armes en arrêt, en attendant nos gens, de même que ceux-ci tenaient leurs fusils. Le contre-maître qui marchait le premier, avança la main pour recevoir la zagaie qu'il croyait qu'on lui offrait; l'Indien s'imaginant sans doute voir une tentative de s'emparer de son arme, enfonça sa zagaie dans la poitrine de son ennemi supposé. L'officier voulut tirer son fusil qui fit long feu, et se retira vers son monde: les Indiens encouragés lui décochèrent plusieurs zagaies; trois l'atteignirent. Nos gens essayèrent de faire feu; à la fin deux coups de fusil partirent et les sauvages prirent la fuite, mais en emportant un chapeau qui était tombé. Thomas Morgan, officier de marine, étant resté quelque temps exposé au soleil tête nue, attrapa un coup de soleil; il fut apporté à bord avec le contre-maître, et la même nuit mourut dans le délire.

« Le master, informé de ce qui venait d'arriver, se hâta d'aller dans la penniche, à l'extrémité orientale de l'île pour saisir la pirogue; et oubliant les ordres précis que je lui avais donnés,

envoya un détachement par terre pour couper la retraite aux naturels de ce côté. Leurs recherches furent quelques temps inutiles: mais à la brune trois Indiens furent aperçus par le second détachement; avant qu'on eût pu les intercepter, ils s'étaient embarqués dans la pirogue. On leur tira des coups de fusil, et avant qu'ils fussent hors de portée, un d'eux tomba; les autres sautèrent à l'eau et plongèrent. Un matelot qui se vanta d'avoir tué l'Indien gagna la pirogue à la nage, et trouva ce malheureux étendu au fond de la pirogue, ayant sur la tête un chapeau de paille que le marin reconnut pour lui avoir appartenu. L'ayant montré en triomphe, il fit chavirer la pirogue, et le corps de l'Indien alla au fond: l'embarcation fut conduite à la traîne, et le master le ramena à neuf heures du soir.

« Ce qui venait de se passer me causa beaucoup de chagrin: j'étais extrêmement mécontent de ce que le master avait agi d'une manière si opposée à mes ordres. Malheureusement le mal était sans remède. Le peintre ayant témoigné le désir de dessiner le corps de l'Indien tué, et le naturaliste, ainsi que le chirurgien de le disséquer, j'envoyai le 22 au matin un canot le chercher. On trouva le cadavre étendu sur le bord de la mer, non pas en long comme un corps apporté par l'eau, mais la tête sur le rivage, et les pieds